

LES MÉANDRES  
DU  
CRÉPUSCULE

*Recueil collectif, assemblé par Gwendoline Garin-Laurel,  
Alexis Dumollard, Valentine Simiand.*



# Les Méandres du Crépuscule,

*amas de mémoires décroissantes*

*Assemblé par Gwendoline Garin-Laurel, Alexis Dumollard, Valentine Simiand.*

## *Préface*

Voici les efforts et le fruit de sensibilités toutes plus distinctes les unes que les autres. Voici les pleurs et les cœurs brisés rassemblés en un croisement de textes affreusement doux. Voici une légion d'âmes vagabondes, extirpées de leurs cercueils de chairs le temps d'un regret au clair de lune ... Ami Lecteur, Amie Lectrice, arme-toi de ta plus grande passion pour affronter les abysses tourmentés, assassinés sur papier. Ceci est un recueil, un recueil de mots, enflés par les maux, la couleur est celle de la bile ou de l'organe cassé, la symphonie est noire, noire comme le plumage des augures. Ils sont ici, vous observent et vous guettent du haut des branches émaciées d'arbres rachitiques, en croassant tels les damnés enfermés sous terre pendant que vous vous apprêtez à tourner les pages. Nulle larme ne sera permise avant d'avoir fini la moindre phrase déprimée, nul charme ne pourra combattre la mélancolie qui vous saisira à la vue des confessions bleutées. Inconnu, inconnue, entre ici, et enfonce toi dans la nuit accablée par son manteau d'étoiles mortes, gambade dans les obscures plaines reculées et nage dans les lagons parmi les griffes palmées. Que ce long crépuscule commence, et avec lui, son voyage gorgé de reflets et de monstres.

Des monstres profondément humains.

# SOMMAIRE

<b>I. LES RUES EMBRUMÉES</b>	<b>9</b>
<b>II. ÉTOILES MORTES</b>	<b>15</b>
<b>III. LE DESESPOIR D'UNE ÂME</b>	<b>23</b>
<b>IV. LA PASSION BLEUÉE</b>	<b>29</b>
<b>V. DES MONSTRES ET DES HOMMES</b>	<b>37</b>
<b>VI. SUBLIMATION</b>	<b>41</b>



Là, derrière ton souvenir. Je marche. Je suis la trace de ton parfum infernal. Il est fossilisé dans mes plus lointaines pensées. Enfin, les ténèbres m'aveuglent. L'écume du soir se dépose autour de moi. Elle me caresse. Issus d'un monde crissant, les songes des Hommes s'endorment. La ville se réveille doucement. Les êtres se sont apaisés. La tragédie des jours confus c'est tu. Les lumières s'allument, les réverbères accompagnent les astres dans leurs feux. Je ne suis plus dans ce gouffre insaisissable. Je me balade, joyeuse d'être seule. La nuit touche du bout de ses doigts mes rêves. Chaque tiraillement s'évapore et sur mes songes les plus aveugles un filet d'or se dépose. Solitaire, je voudrais qu'elle se métamorphose. Qu'elle prenne place avec moi dans cette balade ancestrale qu'est la vie. Que sur les pavés humides, je puisse distinguer ses chuchotis imperceptibles. Engourdie par ses ténébreux charmes. La ville devient ma complice. Elle est ma gardienne. Et les premiers frissons de l'aube se souviendront d'avoir été le crépuscule de ma consolation.

*NYX, Annaël Auclair*





**I.**

## **Les Rues Embrumées**



Rassurante et familière le jour, tu devenais sombre et inquiétante la nuit. Tu commençais par une pente que j'aimais descendre à vélo mais que je détestais remonter, nous n'aimons généralement pas les difficultés. Maintes fois je suis passée par toi, attendant patiemment de voir le toit de ma maison ou regrettant de lui tourner le dos. Je t'aimais le jour, tu te terminais par une jolie vue sur la forêt et j'adorais voir le soleil décliner sur les arbres qui t'achevaient. La nuit, c'était une autre histoire. Sombre et mal éclairée, je ne te faisais plus confiance et maudissais cet amas d'arbres gigantesques qui me terrifiait. Plusieurs fois j'observais avec méfiance cette entrée énigmatique qui menait à eux, un rocher se tenait au milieu, gardien de ce monde mystérieux. Aujourd'hui, je ne t'en veux plus, j'ai grandi et j'ai compris que, malgré les peurs que tu m'as procurées, tu as été le chemin vers mes libertés.

*Lettre à cette rue, Léa Catarinicchia*

Quand j'étais enfant, il y avait cette petite rue en face de ma maison. Enfin je ne sais pas si on peut appeler cela une rue, c'était peut-être plus un chemin. Il menait à la rue de L'Église et je l'empruntais pour aller à l'école ou au centre-ville. Je me rappelle à quel point c'était étroit et sombre lors des jours de pluie. De part et d'autre de ce chemin, il y avait des buissons et des arbres avec des branches qui barraient parfois le passage. Dans la nuit, les arbres avaient des formes humaines et le vent donnait vie aux feuillages. Je tremblais de tout mon corps et je ne pouvais cesser de m'imaginer qu'on allait m'attaquer. Encore aujourd'hui, je me souviens de la sensation de peur que j'éprouvais quand j'y passais, du haut de mes huit ans. Le chemin semblait si long et mon cœur battait à un rythme effréné comme si un danger rodait derrière moi. Quand j'étais seule, je courrais à tout allure et sans regarder en arrière pour le traverser. Quand il y avait ma mère, je serais fort sa main dans la mienne comme si je me sentais protéger et que plus rien ne pouvait m'arriver.

*Un chemin sombre, Valentine Simiand*

Des chemins que j'empruntais pour rejoindre ce refuge, il y en avait un difficile mais rapide. Tout d'abord, le sentier du mort. Le pétrichor, en toute saison monte aux narines. La pente est raide et je me souviens de la terre glissante, de mes doigts entre les mailles de fer qui s'accrochent et se blessent pour me soutenir et éviter la chute. Il y fait toujours froid. Parfois je n'ai pas la force et je tombe. Une fois en haut je reprends mon souffle. La rue qui monte vers le château. Mes pas ne sont plus droits après le sentier du mort, la vision tanguée, mais voilà le panneau. Il faut franchir un petit tunnel tout juste assez grand pour un enfant. C'est humide et gluant. C'est étroit et sombre. Tunnel franchit, nouveau croisement. Le béton et les graviers craquent sous les semelles de mes chaussures. Je remonte la rue du cimetière. Le vent s'engouffre vite : tout est dégagé et empêche la progression. Il faut longer le mur pour ne pas être emporté puis monter les escaliers recouverts de mousse. Une décennie s'est écoulée depuis : le sentier a un nom fort bien choisi.

*Pétichor, Manon Toni*

Il était une fois, il y a très longtemps dans mon enfance, une essence de mignardise.

Comme il en était coutume lorsque j'allais chez mes grands-parents à Méry, petite commune savoyarde bercée entre les cimes dominantes du mont Revard et du Nivolet, nous marchions alentour. Des lointaines forêts inquiétantes aux champs de maïs rabattus par le vent en passant par des chemins à l'épiderme boueux et écorché, mon imagination n'avait de cesse d'être alimentée par cette nature sortie tout droit des contes enfantins. Une imagination à laquelle venait se greffer celle de mon oncle qui ne perdait jamais une occasion pour me terroriser.

Les farfadets morts qui gigotaient sous les mauvaises herbes près de la route, les voisins qui, le jour, sortaient peu et qui, la nuit, sortaient tard pour boire du vin d'humain, les épouvantails qui ne guettaient pas que les corbeaux dans leurs cercles labourés, les hommes en noir du gouvernement qui observaient, épiaient, et chassaient la moindre parole insolite dans la cuisine ou sur le balcon ...

Et une rue, la rue de la Béthanie.

Une rue qui se trouvait, et qui se trouve encore, dans le haut de Méry, surveillant en plongée le reste de la ville et de la campagne. Sur ce boyau d'asphalte ascendant trônait une étrange maison, au centre d'un décorum digne des plus grands écrits gothiques. De la rue je ne voyais que des sapins, majestueux et mystiques, s'élevaient dans les cieux à n'en plus finir, derrière l'impénétrable mur qui se lovait autour de la propriété telle une queue de dragon gardant un trésor intouchable. Les piques du portail principal tourbillonnaient dans les airs avec austérité, terribles sentinelles qui étaient prêts à embrocher n'importe quel manant atteint du vilain défaut. Un chat noir, semblable au Pluton d'Edgar Allan Poe, vagabondait souvent sur le muret, les trottoirs ou la route craquelée par l'usure du Temps et des hommes, me narguant avec sa langue qui faisait crisser constamment ses poils à chaque toilette. Mon œil trépidait, possédé par le vilain défaut, et ne pouvait s'empêcher de regarder à travers la serrure du portail recouvert de plaques boisées, symbolisant la jonction entre le seuil de la rue et la mesure retranchée dans ses secrets. La rue de la Béthanie avait ce je-ne-sais-quoi de palpitant et de vertigineux en même temps, chaque fois que j'y courais, chaque fois que j'y pénétrais, chaque fois que je sondais l'espace tout entier qu'elle représentait. Mon oncle m'avait mis en garde sur ce qu'elle représentait, justement. La rue était, en réalité, une antichambre.

L'antichambre d'une créature qui porta bien des noms à travers les différents siècles et les différentes cultures.

Cependant, il y avait toujours une odeur séductrice, accompagnée de la fumée qui émanait du domaine pour strier la rue, de la montée jusqu'à la descente.

Aujourd'hui, la rue de la Béthanie revêt un visage plus moderne et repassé, laissant mes souvenirs dépendants d'un monde révolu et à jamais scellé dans mes fragments d'ignorance. Toutefois, une chose n'aura jamais changé.

Cette odeur.

Une essence de mignardise, un extrait de gourmandise, un arôme de pain d'épices.

*Pain d'épices, Alexis Dumollard*

Je vois tout. J'ai accès à tout, à toutes et à tous. Tout me paraît clair. Vu de haut le monde s'organise d'une manière précisément organisée. Les rues de mon quartier sont toutes liées malgré les écarts sociaux qui pourraient les séparer. Elles se rattachent, s'enjambent. Elles sont en réalité qu'une même et unique rue qui fait des détours. Le monde est ainsi et nous fonctionnons ainsi. Notre vie est un détour par des milliers de rues pour finir dans la même rue. Big Brother, j'observe chaque parties, cases de ma ville. Je vois la voiture de la voisine et celle de son mari. En face, la cité. Avant elle paraissait comme un grand mur impénétrable et attisait ma curiosité. Maintenant ce n'est qu'une image de plus qui s'ajoute à mon panorama. Vue d'en haut les hommes et leurs constructions paraissent identiques, pas de différentes mesures. Tous pareils. Et si je monte plus ? Est-ce que j'aurais accès à quelque chose qui dépasse ma réalité, est-ce que je comprendrais réellement tout ce qui échappe à notre monde sensible ? Faut-il réellement s'élevé pour voir entièrement ce qui constitue les particularités de tout une société, de toute une organisation ? Je redescends sur terre et pars côtoyer le monde qui m'entoure. Je ne vois plus grand chose mais je comprends bien plus de choses.

*Tout, Annaël Auclair*

Je me retrouve, sans comprendre pourquoi, à l'entrée de cette ruelle uniquement éclairée d'un lampadaire rouge sang. Mes pieds me guident dans cet endroit rempli de personnes débordantes de provocation et puants l'alcool. Tout est sombre autour de moi, mais pourtant j'arrive à voir les sourires satisfaits et tous les yeux injectés de sang. Où suis-je ? Que se passe-t-il ? Les femmes sont partout, à chaque coin de cette immense pièce ou peut-être à chaque coin de rue. Elles adorent, je crois, laisser apparaître une grande majorité de leur corps, qui est cependant caché par quelques bouts de tissus pourtant si rapidement défaits. Leur déhanchement tout aussi provocant qu'aimé, est accompagné par cette lourde musique qui vous fait complètement perdre la tête. Le sol tremble. Mon cœur bat vite, si vite, trop vite. Cet endroit est bombé de personnes lâchant une fumée étouffante de leur bouche comme dehors la nuit quand il fait froid. Mais il y a aussi ces rires maléfiques, ces rires diaboliques qui sonnent faux. Les verres s'enchaînent en même temps que ces hommes et femmes qui rentrent et sortent de ces petites chambres étranges. La chaleur monte, on la voit sur tous les corps brillants, sur tous les fronts dégoulinants. Le temps semble être ralenti et tous ces mouvements autour de moi semblent être si lents. Mon pas est lourd, ma vision est trouble. Je suis perdue au milieu de la foule et à travers tous ces regards insistants, voire même effrayants. Tout se confond, les bouches se mêlent, les corps se frottent, les regards s'échangent, les mains se baladent.

*Un côté de la nuit, Cloé Prestavoine*



## II.

# Étoiles Mortes





Sortir lorsque tout le monde dort, quand tout est clos. Ce qui l'attire c'est le monde en suspens, isolé dans la vacuité reposante et angoissante de l'existence. Le trajet est le même, dans les mêmes rues, avenues et ruelles. Ses pas sont longs, lents et discrets. Le silence est long, lent et constant. Un bruit : en était-ce un ? On se retourne, on guette la moindre ombre, dans une soudaine crainte qui s'accroche aux intestins. Une peur lancinante et primaire dans un milieu façonné par l'Homme et dont il est lui-même le prédateur redouté. Les sons, les ombres, les yeux de la ville semblent alliés à cette menace. Dans le silence, la respiration s'accélère, les sueurs sont froides d'appréhension tenace et funèbre. Il faut reprendre son chemin, reprendre sa route : une proie immobile est la plus facile à cueillir. Mais comment être sûr que le mouvement soit la bonne solution ? Peut-être que la proie n'est pas encore perçue ? Bouger signifierait sa présence ? Rien durant deux battements de cœur, si ce ne sont les secousses et tremblements des chevaux déments de l'instinct qui galopent dans son esprit et l'empêchent maintenant d'entendre. Elles se dressent, ces infernales montures, et soudain cette silhouette, fatalité, l'embrasse avec un goût de cyanure.

*Instinct Nocturne, Manon Toni*

J'avais besoin de sortir, l'ambiance à la maison devenait oppressante. Ça devient presque un enfer d'y vivre. On me réprimande à chaque fois que j'essaie de faire quelque chose, je fais toujours mon maximum pour le mieux et ce n'est pas assez. Ça me fatigue de me battre contre les autres alors si je dois en plus me battre contre ma propre famille, je ferais mieux de me pendre. Ils devraient être derrière moi, me soutenir et m'aider au lieu de me hurler leurs reproches. Je suis consciente que rien ne va en ce moment, qu'on devrait se tirer fissa de cette ville maudite. Mais si c'était aussi simple, ça sera déjà fait alors nous n'avons pas le choix de subir les événements et d'y survivre. Il est dix-heures du soir quand je sors de la maison, il n'y a personne dans le quartier. Je marche, je marche, sans me préoccuper des alentours. Tout à coup, je suis obligée de m'arrêter parce que ma vision des choses et mes sensations ralentissent sans aucune explication. Alors je tourne sur moi-même comme pour trouver la cause de cette impression. Mais je découvre autre chose à la place : je peux tout voir, tout sentir, comme si le monde commençait à s'arrêter de tourner.

Je vois les oiseaux prendre leur envol depuis un gros buisson. J'entends les branches tomber des arbres. Je vois les feuilles des arbres s'envoler dans une valse magnifique, d'un rythme lent et marqué. Elles viennent s'écraser dans le jardin de roses en face de moi, de belles roses rouges. Puis je regarde une chauve-souris tourbillonner autour d'un lampadaire jusqu'à disparaître dans la pénombre. La lumière guide mes yeux au ciel et je découvre les milliers d'étoiles baignant dans cette immensité noire. Je ferme les yeux, je respire profondément, même ma respiration semble être plus lente. Je sens le petit air doux glisser sur mes joues, en revanche, je ne ressens plus la fraîcheur de la nuit. Pour la première fois de ma vie, je souhaite plus que tout ressentir les frissons causés par le froid, laisser mes joues rougir causé par le vent... Mais c'est impossible, mon corps n'est plus vraiment humain depuis quelques temps. Puis j'entends la musique du centre-ville qui ne dort jamais, pour une fois elle est calme comme si c'était exactement fait pour ce moment.

Tout commence à chaque fois ici, dans cette étendue d'ombres que l'on pense sereine. Non, elle recouvre simplement les horreurs que l'on ne peut pas voir.

*By night, Valentine Simiand*

En traversant la place la plus bruyante de la ville, ma main serre la sienne. Le bruit est amplifié comme toujours. La nuit noire accentue ce capharnaüm sonore ainsi que les diverses agressions olfactives. Bien que tous les jours soient des nuits pour moi, j'arrive à ressentir la nuit de vous autres. Les esprits s'échauffent, comme si la nuit était synonyme de déchaînement des passions. Aucun juge ne pourrait vous voir dans la nuit. Alors l'amour, la joie, la colère, la tristesse, ces quatre cavaliers de Nyx, font surface dans le cœur des gens, avec ou sans alcool. Sur la place bruyante je subis des rires beaucoup trop sonores, l'odeur de graillon émanant des camions des Food Truck m'attaque les narines. Les nuits d'étés, cette place est une horreur de bonheur ou tout fait bon vivre. C'est enrageant de ne pas pouvoir y assister pleinement.

Bien que la nuit devrait me mettre sur un pied d'égalité avec vous, au contraire j'ai l'impression d'être encore plus exclue de votre vision nocturne de la vie citadine. La nuit me fait vous jalouser encore plus. Est-ce que tout ce bruit que j'entends, ces odeurs que je sens vous sont aussi désagréables ? Est-ce que votre nuit ne serait autre que l'enfer de mon enfer ?

Ma main serre la sienne. « Un problème ? ». Non aucun problème je suis simplement triste de ne pas voir ce que toi, ce que tout le monde peut voir. « Qu'est-ce que tu ressens ? ». Absolument tout. Ma main serre la sienne. « Un jour tu verras, tu comprendras que tu peux ressentir bien plus de chose que nous. L'ambiance de la rue d'une nuit d'été, c'est un ressenti avant tout, ce n'est pas descriptible avec les yeux tu sais. ». Oui sans doute, mais j'aimerais bien le voir pour le croire.

*En quête de sens, Margot Dalloyeau*

Nous étions en terrasse, nous n'avions pas froid. L'alcool réchauffe les nuits. Il n'y a pas de vent. Nos fumées atteignent le ciel et parfument l'air comme une fumée rituelle. Nous pensons, à tort ou à raison, que nos conversations volent aussi haut qu'elles. Nous aimons ce pub. L'hiver on y fume à l'intérieur, c'est interdit par la loi mais c'est autorisé par le patron. Mais ce soir je veux danser les pieds dans l'eau.

Nous longeons Les Sanguinaires, la mer n'est pas la même la nuit, elle est encore plus belle. La Lune se reflète dans les vagues, je suis submergée par leur lumière.

Paillote du Scudo, n'allons pas plus loin, il faudra rentrer. Les flashes des projecteurs se reflètent sur l'eau rose, bleue, mauve. J'aperçois un connard jeter sa clope sur le sable, je vois rouge sang mais on préfère partir. Il est déjà presque quatre heures et demie, nous n'avons plus que deux heures d'avance sur le jour.

Même la musique me dérange. Le chemin du retour est le même mais paraît bien plus long qu'à l'aller. Le bruit des vagues ne fait plus battre mon cœur mais tourner ma tête. Le reflet des étoiles glissant sur la mer semble s'échouer sur le rivage. Je vois des particules de diamant sur le sable. Et si je dormais là ? La ville a l'air si loin.

*Des lumières dans la nuit, Marion Leroux*

La soirée se termine, on doit rentrer chez nous.

Il est tard, et il fait froid. Nous devons traverser la ville à pied dans la nuit noire. Nous avons trop bu, et je me sens comme au ralenti. Un briquet qui s'allume, une dernière cigarette qui s'embrase, la fumée qui s'en échappe tourne autour de moi. Ses courbes sont tellement belles, elles tournent, se déforment et s'échappent plus loin.

Il n'y a personne. Nos esprits embrumés ne font plus attention aux poubelles éventrées sur les trottoirs, aux rues malodorantes et à nos démarches titubantes et dangereuses. On ne fait plus de distinction entre route et trottoir, le monde est à nous, le monde nous appartient.

La bande-son qui caractérise d'habitude la ville le jour s'est mise sur pause pour laisser place à un calme plat, en dehors de nos rires puant l'alcool et nos voix criardes.

Tout est flou et tourne autour de moi, le monde semble être sur pause rien que pour moi, pour que je puisse l'explorer, le modeler et le remodeler, le voir autrement et peut être même l'apprécier. Je ne fais même pas attention au chemin que nous sommes en train de prendre.

On est deux. On parle ensemble et pourtant je ne parviens pas à décortiquer le sens des mots qu'on débite difficilement. Mes paroles qui te répondent ne semblent pas avoir de sens, mais je les laisse partir. Rien n'a de sens. Le temps fait des soubresauts. Je ne comprends pas vraiment la situation dans laquelle je suis. Mais pourtant, je me sens bien, étrangement bien.

Et voilà que nous sommes déjà arrivées à destination. Comment le trajet a-t-il pu passer aussi vite, alors que ma tête fonctionne toujours aussi lentement ?

*Fin de soirée, Gwendoline Garin-Laurel*

Les grands arbres qui geignent ne me semblent plus si grands. Leurs lourdes et épaisses branches cachent le restant de soleil pour la faune et la flore en contrebas. Ils camouflent et le bitume, et les passants, et les voitures. Leurs écorces remplies de parasites, couvertes de lierres et de ronces, semblent pourtant fragiles, mais nul ne sait depuis combien de temps ces géants sont nés. Ils sculptent le monde selon leur désir, la route se soulève, se fracture sous la puissance des racines rampantes. Ce sont de véritables colosses naturels, au sommet qui transperce toujours plus loin les cieux.

Des chouettes hululent non loin de ces monstres de bois. Elles chassent les souris des champs. On peut les voir orienter leurs têtes comme de véritables paraboles téléguidées. Au moindre son, une paire d'yeux se fixent sur son origine, ne laissant aucune chance à la pauvre proie déjà condamnée. Un rapace nocturne s'envole, déployant ses ailes dans un silence mortel, on dirait une faucheuse ailée. Et dans un élan funèbre, la prédatrice plonge en piquée sur le mulot aventureux qui n'a point le temps de réagir. Les serres se serrent autour de son corps qui aussitôt disparaît dans le bec béant de la chouette.

Le soleil va se cacher derrière les froides montagnes. Les dernières lueurs parviennent à transpercer le peu de végétation qu'a su laisser l'hiver. Le soleil couchant beigne le village et les champs aux alentours d'une lumière divine. Les rayons chauffants vont bientôt quitter la vie. La nuit vient glisser son étreinte et sa froideur dans les maisons et les cœurs. Le monde va s'endormir en attendant le lendemain, en attendant le retour du soleil.

*Portraits nocturnes des cieux, Eddy Coste*

A l'approche de la nuit noire, mes pas me ramènent toujours au même endroit, et je vois, le crépuscule qui déchire de ses doigts, l'insouciance d'un jour heureux. Avant que les griffes de la nuit sombre ne me capturent et m'emprisonnent, quelques fragments du ciel éclatant se glissent discrètement dans le creux de mes mains. Je déambule, seule, au milieu de ce décor troublant, presque morose. Lorsque je lève la tête j'aperçois des astres. Ils ne brillent pas. Ces étoiles cassées se détachent du ciel, s'abattent sur moi, comme une foule et tous ces fous qui s'effondrent sur

Toi, que je ne connais pas, mais qui est de ceux dont les rêves sont des miroirs. Tu ne crois qu'aux songes parfaits, aux vies cruelles, aux morts incertaines, et les nuits d'hiver sont celles que tu préfères. Tu aimes observer chaque frisson qui parcourent le cou des tendres femmes, des amantes les plus redoutables. Les nuits glacées sembleraient te défier lorsque ce ne sont pas tes mains qui saisissent les ondulations d'un corps chaud et sacré. Mes nuits, pourtant, te sont inconnues mais les tiennes me révèlent secrètement tes pensées dénudées. Ainsi, voici tout ce que j'entrevois lorsque je m'éternise et déambule dans ton regard. Tu sais, la nuit ne te sauveras pas, et

Moi, je n'ai pas peur de ce que tu crois. Le bleu de tes yeux devient tristement noir lorsqu'il n'y a plus d'espoir, mais, tu ne m'emprisonneras pas dans ton reflet, car l'Enfer y est déjà. Le reste de ma vie a déjà commencé, sans toi. Mon amour, quand la nuit te laissera seul et misérable et qu'elle accrochera l'ombre de ton âme sur un astre déchiqueté, je m'échapperai de tes bras. Demain, à l'aube, lorsqu'Hélios reprendra sa place, je ne serais déjà plus là.

*Les griffes de la nuit, Marie Michel*

Je marche seule dans la nuit noire. Les souvenirs me collent à la peau, voletant dans mon sillage. L'obscurité m'engloutit peu à peu, lentement, presque tendrement pour me mettre en confiance. Je regarde autour de moi et constate que plus personne ne fait attention à ma personne. J'ai ce sentiment d'être insignifiante pour les autres. C'est sûrement le cas d'ailleurs. Une brise légère me fait frissonner, les lumières des panneaux m'aveuglent un instant, tout est flou, tout est vague. Je déambule dans cette ville, je pense à cette vie que j'ai menée, à ces choix que j'ai fait ou encore à ces gens que j'ai aimé. Un homme me croise et j'ai l'impression qu'il flotte, là, à quelques pas de moi. Lui non plus ne me voit pas, il me traverse. La nuit est souvent un moment propice au rêve. C'est le calme, la douceur, la peur, la tension ; ce sont des rencontres étonnantes, des sensations grisantes. Je m'arrête et prend une inspiration ; je ressens la nuit, elle me transperce, elle me transporte. Puis, la folie me gagne, et pour la dernière fois je me mets à courir. Où ? je ne le sais pas, personne ne le sait. La tranquillité qui m'habitait quelques instants auparavant s'est envolée. Mes pas me donnent l'impression de voler tel un oiseau prenant son envol pour l'ultime voyage. Alors je ferme les yeux et je pars, encore plus loin, encore plus haut, rejoindre ceux qui ont déjà, traversé la nuit noire.

*La nuit noire ou métaphore de la mort, Ethel Desbiolles*

Je regarde par la fenêtre. Le soleil se cache derrière la montagne. Ses rayons se heurtent aux nuages noirs. Les nuages sont tristes. Ils pleurent. Leurs larmes viennent caresser les carreaux de ma chambre. Le soleil a disparu derrière la cime. Il fait sombre, obscur, noir, il fait nuit. Le jour joyeusement ensoleillé a laissé place à la nuit tristement nuageuse.

Immergée dans cette lourde obscurité, je m'allonge. Mes yeux sont lourds. Mon corps s'enfouit lourdement dans le matelas. Je dors. Mon esprit se meut, s'élève, s'envole. Je suis seule au monde. Je respire. Personne autour de moi.

Face à moi, se dessine délicatement une mer de nuages.

Je fais un pas, je marche, je marche vite, je cours, je lévite, je vole. Le ciel est bleu. Le soleil brille. Je rêve et je suis bien. Je suis ailleurs, mon corps s'éloigne de cette triste nuit. Je me fraie un chemin dans ce monde utopique : tout est blanc, tout semble paisible, tout est calme. Tout était calme. Un bruit m'assourdit. Qu'est-ce ? C'est mon réveil. J'ouvre les yeux. Dehors, les nuages pleurent toujours. Mais le soleil dévoile à nouveau ses rayons ; ils percent les nuages.

Il fait jour.

Je me lève.

*Envolée dans la nuit, Pauline Dall'acqua*



### **III.**

## **Le Désespoir d'une âme**





La nuit je vais et je viens. Je me promène pour m'évader et ne plus penser. La lumière de la lune m'éclaire, me réconforte. Grace à elle je n'ai plus peur. Plus peur d'affronter mes démons intérieurs. Mais alors, d'où vient ce cauchemar qui me ronge dans mes songes ? Assis sur ce banc, je regarde ce faisceau de lumière qui m'illumine de ses étincelles. Se sent-elle seule comme je le suis ? Une, deux, trois gouttes. Je vais rentrer. Non. Cette cascade de pensées m'épuise et me libère, que devrais-je faire. Les pavés sillonnés par ces serpents de cauchemars deviennent petit à petit un lac de mes pêchers. Je dois partir. Mais je suis coincée. Le pont s'engloutit dans les tréfonds des ténèbres. Tout se détruit sous mes pieds, bientôt cela sera le mien. Mon cœur s'affole, mon corps se brise et mon esprit s'enchaîne. La tension est insoutenable. Il faut.

Soudain.

Une main sur mon épaule. Une chaleur familière. Une voix reposante.

« Retournons dans votre chambre, à l'hôpital. »

*Escapade nocturne, Ilona Vacher*

1. Chercher une couverture. La tenir contre soi. Respirer. Chercher un regard. Soutenir le regard. Saisir le sourire. Oublier. Penser à la nature, aux bruits des pas dans la neige, au bruit d'un ruisseau, au bruit des branches. Se lever. Lâcher ses bras. Prendre une inspiration, sentir le souffle qui nous traverse, le froid de l'inspiration, la chaleur de l'expiration. Saisir son enceinte, prendre la première playlist, la première chanson, s'y perdre. Parler tout haut, chanter, crier. Se libérer. Revenir à soi, toucher sa peau, se serrer fort, sentir son cœur. Sentir chacun de ses sens. Regarder autour de soi. Voir le monde. Être présent.

2. Prendre un médicament.

*Mode d'emplois pour se détendre, Manon Centofante*

La rouille, elle est rouge, noire, jaune, peut-être verte, bleu. Souvent belle, toujours oubliée, ou toujours belle, souvent oubliée ? Elle décore le fer, le cuivre, l'acier, la fonte, l'or, non pas l'or. L'or reste or. Mais la rouille est là, sur le lampadaire, sur le panneau STOP, sur toutes les signalisations, sur les enseignes métalliques, les vieilles voitures, les rambardes, les poignées de portes, les portes, des clous, des barrières, des attaches, des bijoux. La rouille est partout, dans la terre, dans le bois, dans les immeubles. Elle est vivante, elle respire, consomme de l'oxygène, consomme de la matière, utilise le temps, fragilise la structure, fuit les yeux, écoëure la beauté, captive mon attention, attire mon objectif, fascine ma curiosité. La rouille est un cercle, elle est la fin, et le début. Elle grignote pour prendre du terrain, de l'espace, de l'avance, sur le temps qui l'aide, la pousse, contribue à sa réussite, à son succès, à sa victoire, sa gloire, sa renommée. Si rien ne l'arrête, la stoppe, la freine, la frotte, la gratte, l'enlève, la vole, alors elle consommera tout. Jusqu'à que cela disparaisse, se volatilise, se dissipe, se vaporise en poussière de rouille. Mais là encore, la rouille restera, en forme de grains, de sable, de poussière, de résidu, de déchet, cachée de nos yeux, de notre vision, de notre perception. Alors elle se fauilera, se déplacera, roulera, se fera soulever, souffler, amener à une prochaine victime, une prochaine proie. Cela sera peut-être un immeuble, une plaque d'égoût, une boîte aux lettres, un portail, une bouche d'incendie, un poteau, un banc. Nul ne sait où elle partira, mais nous savons que tôt ou tard, nous serons tous son futur patient, client, jouet, martyr, prisonnier, serviteur.

*La Rouille, Eddy Coste*

Le soir avait avalé le jour et drapé de son manteau sombre les montagnes alentour.

Le bûcheron Paul Gonthier, cloîtré dans sa cabane plantée au beau milieu des bois alpins, agitait ses yeux secoués de spasmes à cause d'une chose qui l'observait.

Une chose extérieure qui le broyait de l'intérieur.

Son corps ne bougeait plus depuis un moment et il ressentit quelques escarres le tirailler d'enbas. Gonthier avait fusionné avec son siège en peaux de bêtes. La sueur toute collante se mêlait à son odeur de peur s'évadant de ses pores. Il manifesta un geste évoquant une prudence mesurée. Sa main vint tâter la table à proximité et alluma, une troisième fois, les bougies qui refusaient de durer plus que l'abatteur ne le voulait. De magnifiques cierges que sa femme adorait, du temps où elle vivait, bien avant le terrible incident.

À ce moment précis, Paul Gonthier aurait aimé que son aimée soit encore à ses côtés ... Cela lui aurait évité toute cette boucle infernale qui ne cessait de tourner et d'instaurer un sentiment désagréable au fond des choses. Et au fond de cette forêt caractéristique.

Il réussit enfin à bouger de son fauteuil écorché par les années, non sans subir quelques tremblements semblables à des coups de coutelas, et risqua un regard en direction de la petite fenêtre qui donnait sur les ténèbres que quelques lucioles égayaient. La cheminée éteinte transmettait les échos mornes et froids de l'extérieur. La petite horloge murale n'annonçait pas les coups de minuit car elle était brisée. Et tous les objets inanimés de la demeure arboraient une mine déconfite depuis la mort du bonheur dans le gîte.

« Va t'en ! » implora une énième fois un Paul larmoyant.

Le dehors ne lui répondit pas.

Excepté un chant.

Le chant amer d'une épouse assassinée, rameutant, dans les éthers abyssaux, la culpabilité d'un mari autrefois violent et les dérives d'une hache dans la nuit.

*L'insomnie du remords, Alexis Dumollard*

Elle est blanche, majestueuse et lumineuse. Je marche dans ce labyrinthe froid où les rues se confondent, les pavés se ressemblent, la distinction disparaît et laisse place à des masses sombres et décolorées. Les murs sont impitoyables. Les impasses des bouches d'où peuvent sortir des démons, immondices oubliées du Tartare. Mon cœur s'accélère. Mes pas suivent le rythme d'une marche militaire infernale. Je tourne. Contourne. Pas de lumières pour me guider. Je regarde le ciel, je ne vois rien. Les toits se courbent et se plient au-dessus de la ruelle où je marche pour m'enfermer, pressant doucement la mâchoire de la nuit sur moi. L'air se fait lourd. Ma respiration est saccadée, relâchant des volutes pressées de disparaître dans l'obscurité. Mon regard ne se détache pas de l'avant. J'entends un bruit. Pas de questions. J'accélère. J'entends des bribes de voix. Enfin. Des fragments de vie s'amènent doucement jusqu'à moi. Les lumières orangées dansent faiblement loin devant moi. Les ombres apparaissent, se déforment et dansent sur les pavés. Je passe rapidement devant quelques échoppes ouvertes tard le soir. La pression monte rapidement jusqu'à ce que je m'arrête. Je ne sais plus où je suis. Je ne connais pas assez cette ville. Inanimée et rassurante le jour, elle semble se refermer malicieusement sur moi. Tout s'embrouille. Les rues semblent se répéter. Les murs se distordent. Les voix s'éloignent. La lumière dorée de l'homme s'efface. Je ne suis pas dans la bonne direction.

Je perds mes esprits, doucement. Ma raison lâche peu à peu les rênes de mes pensées qui affluent dans un fracas torrentiel. Ma vision se trouble. Mon souffle est court. La douleur dans mes pieds disparaît. Je ne sais pas où je vais. Je ne sais plus où je suis. Je marche. Non. Je cours. Rapide. Effréné.

Puis je m'arrête. Et je la vois, dans l'interstice dégagée d'un toit abîmé. Les nuages d'une nuit pluvieuse dévoilent sa pâle nudité dans un ciel d'onyx. Son éclat argenté illuminant doucement le sol, faisant briller les pavés humides. Mes pensées se calment doucement. Mon corps revient à mon contrôle. Je prends une profonde inspiration. Je suis ce fil d'argent dans l'espoir qu'il me guidera hors du labyrinthe, loin des entrailles sinueuses de la Bête. Peu à peu, les déformations sombres des stigmates de l'homme sur le monde se révèlent sous le voile maternel de la demoiselle pâle. Les rues se figent et se précisent. Les toits s'ouvrent à moi et la dévoile dans toute son immense splendeur. Douce. Incomplète. Majestueuse. Protectrice. Peut-être qu'elle me guide, ou que mon instinct me revient, mais je retrouve mon chemin. Au détour d'une rue, le grand bâtiment de la gare s'ouvre à moi avec ses multiples fenêtres d'où filtre une lumière ocre, véritable panacée pour mon inquiétude d'humain solitaire.

Je jette un dernier regard vers les cieux, mais elle a déjà disparu sous sa couverture de coton. Je remercie ce guide invisible, puis je m'empresse de rentrer dans le train, loin des lumières trompeuses et des détours impitoyables des Villes.

*Fil D'Ariane, Léo Barlet*

Le réveil sonne. Activez alors le mode répétition. Une fois, deux fois, trois fois si nécessaire. Petit conseil : paramétrez celui-ci au moins à une sonnerie toutes les dix minutes. Attention j'ai dit dix, pas cinq, respectez les instructions sinon vous risquez de ne pas vous rendormir complètement. Vous pouvez opter aussi pour une de vos musiques favorites en alarme, afin de vous croire encore dans vos rêves, ce qui vous fera éviter les étapes précédentes. C'est une vieille méthode mais elle fonctionne toujours si nous n'en abusons pas. Suite à cela, si vous vous réveillez en sursaut surtout ne paniquez pas et prenez un léger temps de réflexion afin de décider si vous vous levez ou pas. Pas plus de vingt minutes. Ensuite, étape très importante : attendez que le chat vienne se poser sur vous. Vous ne vous trouverez pas de meilleure excuse. Laissez-vous bercer par son ronronnement ; rendormez-vous. Car si même lui a abandonné l'idée de vous faire lever, alors, vous avez gagné.

*Ne pas se lever. Marion Leroux*

Mode d'emploi de la souffrance à portée de main. Désirer voire pleurer, se réjouir de la morosité. Ne pas se laisser emporter, restez bien maître du procédé. Lorsque celle-ci sera charmée, il vous faudra alors tout briser. Choisir la victime, si possible un peu sensible. Profitez, profitez de la jeunesse ! Riez, dansez, chantez les plaisirs d'une vie inexpérimentée.

Car alors viendra l'inévitable instant où la demoiselle ne sera plus belle. Lorsqu'elle aura atteint, par le travail des âges, l'inéluctable vieillesse, qu'elle ne sera ni très plaisante ni enchanteresse. Lasse d'avoir trop aimé, vous l'abandonnerez sans rancune ni culpabilité.

Alors, petit à petit vous tirerez vos flèches empoisonnées sur ce petit cœur bien gentillet. Trêve de rêverie, la déception doit primer. Jour par jour vous briserez tant d'années pour qu'elle ne connaisse qu'atrocité.

Lorsque vous rejoindrez le royaume de Thanatos, que vos os se putréfieront dans des profondeurs sans nom. Comme Ronsard vous louerez les âges passés, vous glorifiant de ne pas l'avoir connue plus usée. Alors dans ces limbes profonds, vous penserez à votre dulcinée dont le teint moribond trahira une fin sans dignité.

*Coupure du fil. Alizé Laperrousaz*

**IV.**  
**La Passion Bleutée**



Te souviens-tu, mon amour ? Quand saoul, l'esprit songeur, nous entamions, le pas absent, l'aventure jusqu'à la maison, que nous ne voulions atteindre ? Nous marchions de fête en fête, seuls d'une nuit noire. Je me souviens, quand tu t'arrêtais, dévorée par la nuit, je devinais tes lèvres rose par la lumière idiote du mégot de ta cigarette. Nous n'avions d'allié que l'autre, la ville semblait contente de notre errance.

Te souviens-tu, mon amour ? Quand on préférait, rire enfin, quand le monde décidait ultimement de se taire ? Nous marchions propre sur les poussières du jour que la nuit s'emploie à balayer. Je me souviens, de tes yeux blancs de lune, que tes nécessaires paupières venait assurer de voir encore. Nous n'avions de peur que le soleil, qui on le savait, viendrait bruler les décadences de la nuit, garantes des lèvres absentes du jour. Nous n'avions d'allié que l'autre, les larges rues semblaient pleines de nos corps.

Te souviens-tu, mon amour ? Quand malgré nos efforts, quand malgré nos détours, nous arrivions à destination ? Nous rampions alors, devinant docilement le corps de l'autre, de la lumière superficielle de l'entrée de l'immeuble. Je me souviens, deviner ton corps calciné, sachant alors que nous pénétrions en notre enfer. Nous n'avions d'allié que l'autre, la ville semblait, déjà, nous abandonner aux portes de son royaume.

Parfois, je te retrouve, mon amour, dans le simulacre d'obscurité d'une chambre raisonnable, mais toujours je pleurerai, la malédiction qui est de ne trop te connaître.

*Te souviens-tu, mon amour ?, Elie Martini*

Le fait que tu sois partie me terrifie. Le fait que ton acte était prévu me colle la nausée. Le fait que chaque nouveau jour qui se lève te soit inconnu à tout jamais. Le fait qu'elle doive vivre avec ça m'effraie. Le fait que je n'ai pas les réponses à lui donner. Le fait qu'on ne comprendra jamais réellement. Le fait que je réalise être confuse. Le fait que je me sente complètement brisée moralement depuis ton départ. Le fait de devoir se lever chaque matin sans toi. Le fait que nous n'étions pas très proches mais tu étais toujours là, quelque part au fond de moi. Le fait que chaque geste était les derniers. Le fait que, oui, tu le savais. Le fait que mon esprit s'embrouille. Le fait que mes larmes ne cessent de couler. Le fait que mon corps tremble sans arrêt. Le fait que des souvenirs viennent se mélanger à mon présent. Le fait que mon cœur explose en mille morceaux. Le fait que je ne sache pas comment m'exprimer, m'expliquer, me faire comprendre. Le fait que ton rire résonne toujours en moi comme si nous nous étions vues hier alors que ça fait plusieurs mois. Le fait que réaliser ton absence brouille mon cerveau, mes pensées et tout me ramène à toi. Le fait que cette date reviendra chaque année et qu'il faudra l'affronter. Le fait que je suis en colère. Le fait que je ne t'en veux pas. Le fait que je sache à quel point la vie peut être difficile. Le fait que j'ai la rage en moi de me dire que j'ai "de la chance" de vivre alors que toi non. Le fait qu'on doive faire semblant et dire que tout va bien. Le fait que je n'ai personne à qui parler car il est impossible de comprendre ce que je peux ressentir. Le fait que nous ne sommes pas tous égaux pour gérer un obstacle. Le fait que je ne me sente pas légitime de te pleurer car ta famille proche est plus concernée que moi. Le fait que j'ai peur de t'oublier. Le fait que j'ai peur de ne plus passer une seule seconde à penser à toi. Le fait que je n'ai pas le droit de profiter de cette vie que tu as quittée. Le fait que je culpabilise à l'idée d'avoir un seul instant de joie alors que tu n'en avais plus depuis des mois voire des années. Le fait que je vois ton visage. Le fait que tu apparaises dans mes nuits. Le fait qu'il faut que j'avance mais surtout que j'accepte ton départ si précipité. Le fait qu'elle soit trop jeune pour comprendre. Le fait qu'elle refoule ses sentiments. Le fait que le jour où tout va lui arriver à la gueule, elle va s'écrouler. Le fait que tu n'avais pas le droit. Le fait que si. Le fait que non. Le fait que oui. Le fait que non. Le fait que je ne sache plus. Le fait que je sache finalement. Le fait qu'à la seconde d'après tout change. Le fait que la vie ne tienne qu'à un fil. Le fait qu'il faut prendre soin des autres. Le fait qu'il faut les écouter, les rassurer, les aider. Le fait que quelque chose a été loupé. Le fait que l'on soit passé à côté de ta détresse. Le fait que le miroir est devenu mon pire ennemi. Le fait qu'aujourd'hui tout va bien, mais que demain peut devenir un véritable enfer. Le fait que ça soit trop tard. Le fait que tu me manques. Le fait que tu. Le fait que...

*Un miroir cassé. Cloé Prestavoine*



Elle s'en est allée.

Le fait est que je n'ai pas pu lui dire au revoir, la voir esquisser son dernier sourire. Le fait est qu'elle me manque terriblement, douloureusement. Le fait est que j'ai mal, je souffre. Le fait est que mon cœur est meurtri. Le fait est que si je ferme les yeux, son visage se dessine : ses yeux profondément bleus, ses joues joliment marquées par la vie, ses fines lèvres rosées, son éternel sourire... Le fait est que je l'entends même rire aux éclats, j'entends cette douce chanson entraînante.

Le fait est que mes larmes ruissellent sur mon visage. Le fait est que je me sens vide, épuisée, abîmée. Le fait est que je ne ressens que de la peine, de la douleur, de la tristesse, du désespoir.

Le fait est que jamais je ne l'oublierais.

Le fait est que je culpabilise de ne plus pouvoir créer de souvenirs avec elle. Le fait est que je m'en veux de ne pas avoir pu la serrer dans mes bras, l'étreindre si fort qu'elle aurait pu sentir mon cœur battre pour elle.

Le fait est que je l'aimais, je l'aime et je l'aimerais.

Le fait est qu'elle s'en est allée.

*Tristesse, Pauline Dall'acqua*

Le fait que je ne comprenne pas ce qui déraile. Le fait que je ne comprenne pas le mal être qui s'empare de lui, qui le ronge depuis plus de seize ans maintenant. Le fait que j'ai souffert les premiers jours de le voir accablé par le poids de son malheur, ce poids qui jour après jour courbe un peu plus la voûte de son dos. Le fait que malgré sa résistance je m'obstine, je cherche à tout prix la raison de cette souffrance.

Le fait que mon cœur se brise à chaque larme ruisselant le long de son visage. Le fait que je ne sache pas comment venir en aide à cet appel au secours. Le fait que je ne sois que moi, que je n'ai que mes mots pour recoller les maux de son âme. Le fait que je désire de tout mon être venir en aide à cette personne si chère à mon cœur. Le fait que, chaque soir, je reste des heures dans le silence qu'il m'impose, à parler sans avoir de réponse en retour.

Le fait que je doive avoir l'air sereine pour ne pas lui montrer la terreur qui s'installe dans mon cœur lorsqu'il me montre son visage endolori. Le fait que je doive représenter une figure rassurante, enfouir au fond de moi la peur de ce poison qui se diffuse dans son sang. Le fait que je ne supporte pas de le voir souffrir immuablement. Le fait que je sois seulement spectatrice de ce théâtre d'horreur. Le fait que je connaisse depuis le début l'issue de ce malheur.

Le fait que je ne parvienne pas à faire changer les choses, le fait que malgré tous mes efforts la peine qui le ronge ne s'atténue qu'infiniment. Le fait que, malgré nos nombreuses conversations, la situation évolue mais qu'à chaque amélioration il retombe rapidement dans son tourment. Le fait que je sois la seule à le savoir. Le fait que je partage le poids de son secret, que je partage en partie la peine qui le dévore.

Le fait que je ne puisse pas l'abandonner. Le fait que je refuse de l'abandonner. Le fait que face à la difficulté, à la souffrance je reste là, tel un pilier. Le fait que je n'arrêterai pas la bataille, que je n'arrêterai pas de me battre. Le fait que chaque sourire est une petite victoire qui récompense et réchauffe mon cœur. Le fait que je me sente parfois désemparée de ne pas avoir les réponses à ses questions. Le fait que je ne sache pas répondre à "quel est le but de ma vie ?", "quelle est mon utilité sur cette terre ?". Le fait que je sois triste, moi aussi, mais que je ne puisse pas lui dire pour ne pas le rendre plus triste qu'il ne l'est déjà. Le fait que je ne m'autorise pas à lui parler de mes peurs, de mes tourments, de mes peines.

Le fait que je l'aide à se battre, main dans la main depuis le tout début. Le fait que j'ai choisi de l'aider. Le fait que je sois fière de ses efforts et de tous ses progrès. Le fait que je le félicite à chaque petit effort, qui pour lui ne sont rien mais qui représentent tellement pour moi. Le fait que je souhaite de tout mon cœur le voir évoluer, le voir être heureux. Le fait que je désire plus que tout le rendre heureux. Le fait que ce soit une personne merveilleuse, mais qu'il ne soit pas conscient de l'aura qu'il dégage. Le fait que je serai toujours présente. Le fait que je l'aime.

Le fait qu'aujourd'hui il aille bien mieux. Le fait qu'aujourd'hui une partie de sa tristesse ait été remplacée par de beaux projets. Le fait qu'aujourd'hui je peux admirer son magnifique sourire. Le fait qu'à mes yeux il n'a pas changé. Le fait que je sois continuellement plus fière de lui. Le fait que malgré toutes les adversités son choix se soit porté sur une vie plus positive. Le fait que malgré chaque combat, il n'a rien abandonné. Le fait qu'à mes yeux il mérite toutes les médailles de ce monde. Le fait que jour après jour il parvienne à m'éblouir davantage. Le fait que je sois sa plus grande admiratrice. Le fait que son sourire illumine mes journées. Le fait que la peur se soit transformée en fierté. Le fait qu'il mérite d'avoir une vie très heureuse. Le fait qu'il ne mérite pas cette souffrance. Le fait qu'il ait choisi de chasser ce tourment inexorablement. Le fait qu'il ose prendre des décisions difficiles. Le fait qu'il n'abandonne rien. Le fait qu'il réussit à mener sa bataille. Le fait que mon cœur est enfin apaisé. Le fait que.

*A toi, qui me lira. Camille Houtmann*

Brume. Incolore et indistincte.

Tu m'enveloppes dans tes bras froids. Perdue au milieu de nulle part, perdue au milieu de tout, tu m'arraches au jour et tu m'emmènes avec toi.

Obscurité.

Un temps, deux temps, trois temps. Tout m'est étranger. Je tourne la tête. Gauche, droite. Rien. Tu caches tout, tu me trompes, tu m'empêches de penser, de voir, d'être rassurée. Je ne te fais pas confiance, tu le sais. Tu en joues, cela t'amuse. Vicieuse.

Tu m'aspirez dans les limbes, je sombre avec toi, plus rien n'a de sens. La rue n'est désormais qu'un point obscur, les arbres ont disparu, tout ce que je connais est désormais englouti. Je cherche une échappatoire, des gens, peut m'importe, même ceux que je fuis car tu les rends inquiétants, tu les rends effroyables, prêts à m'attaquer au moindre étourdissement, bondissants à la plus petite inattention. Je te hais. Ce soir, ils ne sont pas là. Ils ne m'attendent pas au coin de la rue, fumant leur cigarette avec un sourire narquois sur le visage, devinant la crainte qu'ils m'inspirent par ta faute. Le jour, je les vois. Agréables et sourire sans vice, lorsqu'ils t'appartiennent tu les monstrifies. Leur transformation me glace, tu ricanes doucement. Première spectatrice de ma peur, tu me vois courir à travers les rues pour échapper à tes sbires. Comme les lions lâchés dans l'arène, jamais ils ne s'arrêtent. Ce n'est que lorsque j'atteins mon refuge que ton sourire décline, les lions retournent en cage, tu as perdu une bataille.

Revanche.

Nos retrouvailles ne tardent pas. Tu brises ma sérénité à peine retrouvée et, vicieuse insatiable, tu viens t'inviter dans mes songes.

*La nuit tu mens, Léa Catarinicchia*



V.

**Des Monstres et des Hommes**



Le fait que je pleure me rend humain. Le fait que je rigole me rend humain. Le fait que je n'aime pas me rend humain. Le fait que j'aime me rend humain. Le fait que je ne réfléchisse pas me rend humain. Le fait que je réfléchisse me rend humain. Le fait que je prenne mal les choses me rend humain. Le fait que je prenne bien les choses me rend humain. Le fait que je sois misanthrope me rend humain. Le fait que je sois sociable me rend humain. Le fait que je ne ressente pas me rend humain. Le fait que je ressente me rend humain. Le fait que je sois faible me rend humain. Le fait que je sois fort me rend humain. Le fait que je sois déprimé me rend humain. Le fait que je sois exalté me rend humain. Le fait que je sois introverti me rend humain. Le fait que je sois extraverti me rend humain. Le fait que je me rapproche de Dieu me rend humain. Le fait que je me rapproche du Diable me rend humain. Le fait que je sois destructeur me rend humain. Le fait que je sois créateur me rend humain. Le fait que je sois incompris me rend humain. Le fait que je sois compris me rend humain ...

Le fait que nous soyons tous humains rend compte du fait que nous sommes tous humains.

*Humain, Alexis Dumollard*

En entrant, on ne voit qu'un brouillard. C'est le monde de l'envers. Celui qui ne dort jamais. La silencieuse nuit bercée par les ronflements du vent, n'est qu'une boutade pour lui. La fatigue a été remplacée par la frénésie, la nuit par la décadence. On entend des conversations qui s'entrechoquent. Les voix n'ont pas la même saveur que le jour, elles ont été corrompues, souillées d'ivresse.

On voit un homme, ses lèvres bougent mais on ne l'entend pas. En face de lui des regards faussement sympathiques, vides. Mais cet homme s'y rattache et continue une tirade dont il n'aura aucun souvenir demain. La langue dans cette fumée n'a de valeur que pour celui qui cause, elle s'évapore dans la nuit. Elle n'est qu'une note dans la chanson que crée la horde des souldards.

Il y a les coins sombres, habités par les voyeurs affalés sur des canapés. Ils zieutent les femmes qui s'exhibent. Elles se déchainent comme des lionnes. Leurs danses endiablées semblent portées par une fureur. Un cri qu'elles ne peuvent lâcher qu'ici. Personne ne saurait les en dissuader, car le spectacle est là.

C'est la folie, l'égarément, l'excès, l'extravagance. C'est le grand carnaval, l'exutoire. Les bras s'entrechoquent, les verres dansent, l'alcool gicle sur les soiffards. Les visages comme des buvards, ont dégouliné. Les yeux sont imbibés de sang. Le smog est peuplé de pantins, d'êtres hybrides qui ne pensent plus, qui se laissent porter par la fièvre de la nuit.

*Le carnaval des soiffards, Manon Centofante*

Depuis le toit d'un immeuble, sous la chaleur de l'été et le brouhaha ambiant de New York j'assemble mon fusil de précision. Concentré, je m'allonge dans les gravats, cale l'arme contre mon épaule et le viseur sur la rue. À travers la lunette je cherche ma cible. C'est midi, les fast-food et terrasses sont pris d'assaut, les routes bondées, les habitants courent après le temps tandis que les touristes observent les bâtiments d'un air ébahi. Trouver mon homme sera un défi.

Je m'arrête sur un jeune homme brun qui se dispute avec sa copine, pas de costume-cravate ce n'est pas le bon. Un autre sort d'un immeuble, cheveux au vent, attache-caisse, une posture de fierté. Un avocat sûrement. C'est bon, sauf qu'un détail retient mon attention, il ne semble pas marié. Cherchons encore. Une voiture de luxe passe, une femme chante au volant, toujours pas. C'est le bon endroit pourtant, je vérifie sur mon portable, tout est OK. Je passe tous les passants au peigne fin, blond, brun, noir, asiatique, caucasien, femme, homme, mince, rond. Aucun ne correspond. Je jure, je dois absolument l'avoir, je n'aurais pas de deuxième chance.

Un type nerveux apparaît, desserre sa cravate, les mains qui tremblent, presse le pas. C'est mon homme, je calibre mon arme, retient ma respiration et tire. Parfait, cible éliminée. Tandis que les cris et la stupeur s'emparent d'en bas, je m'en vais une cigarette dans la bouche.

*Objectif : tuer, Jessica Chaumeil*



# VI.

## Sublimation



Il observe comme il peint.

Perché sur le toit d'une église, il englobe du regard le paysage qui s'offre à lui. Pas d'immenses cascades, pas de forêts, aucun lieux merveilleux, des voitures, des passants, un lampadaire, rien d'extraordinaire, le déroulement banal de la vie urbaine. Pourtant, dans son regard, des couleurs, des esquisses, des toiles sur lesquelles se déroulent les paysages. Vue d'en haut. Il prend l'agréable temps de rêver et ce dernier se fige. Tout devient limpide. Chaque être lui raconte une histoire, il imagine une vie pour chacun de ceux qu'il voit de sa hauteur.

Il les observe comme il peint.

Par petites touches, légers coups de pinceau, chaque détail a son importance, il le sait. Vu d'en haut les couleurs se dissocient moins bien et pourtant il a rarement si bien vu. Il peut changer, transformer et inventer à partir de ces tâches de couleurs sans formes.

Le monde n'a jamais été aussi beau.

*Le temps d'un tableau, Léa Catarinicchia*

La première impression n'est pas le premier bouleversement. De ces deux instances, la deuxième est la plus raisonnée, et cette dernière nous permet souvent d'approcher la première. La plupart des premières impressions, étant dans un rapport de soumission dû à notre hauteur, alors encore maigre sur terre, nous laisse souvent indifférent. Voilà maintenant douze ans – j'en ai aujourd'hui vingt-deux- que ce fameux professeur aux tendances violentes, nous avez soumis à la vision de 2001, l'odyssée de l'espace. Ce Monsieur Bernard, qui alors, devait avoir en tête de nous assassiner de culture, nous acheva son dessein académique d'ennui. Cette œuvre, en effet, ne semblait à cette heure n'avoir accompli l'exploit que de m'en brigander. Voilà maintenant mes 13 ans d'altitude soufflé. Je suis dans ma chambre. Et par une volonté qui m'est propre -c'est, ici, l'étonnant moment des prémices du soi pour soi-, je me décide alors à donner comme nourriture au lecteur Taxi Driver. Fin. Voilà l'oubli, le vertige, le fantastique spectaculaire du réel, qui se déroule, là, sous mes yeux, et qui vient m'attraper par la gorge et me jeter en apesanteur. Je les revois. Ces couleurs étranges, Hal, l'espace, le fétus... Je sais, j'étais là. Un monolithe s'enfoncé dans mon crane, une balle dans celui de Travis.

Il n'est, croyez-moi, pas de première impression dont l'esprit n'est pas marqué, et qui, à genoux, ne vous relève du passé.

*Impression première, Elie Martini*

Mes souvenirs les plus forts de cinéma se contentent d'une minuscule pièce. L'écran est abîmé mais dispose d'un son de qualité. J'ai pour la première fois la direction, une télécommande. Je tourne très rapidement en rond. Je récite, j'apprends par cœur les dialogues, chorégraphies, mouvements, chansons, chorégraphies et répliques. Le film devient ma performance, je dois le connaître mieux que la veille, être en rythme, tenir la note. Je m'adresse aux personnages : « N'y va pas ! » « Trop tard Huck... ».

Le cinéma devient parfois mental, je fais tout sauf le regarder.

Des premiers films que j'ai pu voir en salle, je ne garde que très peu de souvenirs. J'ai sûrement développé mon cerveau à devoir me répéter les films encore et encore pour les connaître et les aimer. Les salles, en revanche, sont encore très claires en moi. La plus importante reste celle du cinéma de l'Etoile, minuscule. Les rangées sont soigneusement organisées et la plupart des groupes chuchotent et s'amuse, le mien le premier, plutôt que d'apprécier le spectacle.

Il vient assez tard, le premier film vu en salle qui me marque fermement. Je me dis que c'est beau, que les acteurs font de grandes choses, que la violence de ce film me touche. Il me semble que pour la première fois, je réfléchis le film en tant qu'œuvre. Dans le gigantesque cinéma de mon adolescence, je suis perturbé par le bruit, je veux qu'il s'arrête.

J'ai besoin de le revoir. Depuis mon canapé, je trouve le film encore meilleur, puisque je le dirige. Je suis toujours le même. Je revois, je récite.

*Boucles. Tanguy Liewrouw*

Enfant, on m'a souvent emmené au cinéma. Pas très grand, pour ne pas dire tout petit, j'entrais avec bonheur dans ce monde étrange plongé dans l'obscurité. Il semblait m'offrir mille et une possibilités. Je laissais mon imagination vagabonder, elle ricochait contre les murs noirs, sautait par-dessus les fauteuils rouges et plongeait allègrement dans l'immense toile blanche. Jamais je ne me suis lassée de ces histoires fantasques. Petite ou grande, elles ont toujours été source d'évasion. Film fantastique, film d'action, comique ou animation, bon public je savoure chaque proposition. De formidables souvenirs se réveillent, un Woody Allen, Oliver Nakache, Nabil Ayouch tout résonne en moi. N'étant pas difficile, étant restée une grande enfant, les dessins animés me font toujours autant voyager. Pas de la même façon, moins naïve, moins attentive mais toujours rêveuse, j'observe avec application ces images animées qui prennent vie dans cette petite salle mystérieuse. En grandissant forcément on apprend à découvrir d'autres horizons. Trahison envers ce petit cinéma pour découvrir ses compagnons. Toujours plus grands, toujours plus de salles, rien de bien chaleureux, rien de bien personnel, ils n'étaient que des personnages secondaires. Alors je suis revenue vers le personnage principal, fidèle à lui-même, petit cinéma mais grands souvenirs.

*Souvenirs cinématographiques. Léa Catariniccha*

Des notes. Joue-moi des notes de musique. Raconte. Raconte-moi. Raconte-moi une histoire, et prends

Ta guitare. Roslyn. Un duo. Chante. Chante avec moi. Ecoute. Nos harmonies, nos voix. Pleure les notes qui s'abandonnent sur toi, sur nous. Des mots. Les tiens. Couvre-moi de poésie. Hymne. Murmure. Quelle mélodie. Refrain. Partition. Je ne sais pas lire sur une

Partition. Je joue du piano. Un petit orchestre. Voix céleste. La chanson est belle. Tu la rends belle. J'aime t'entendre jouer. Une note. Des mots. Une ode à la

Mour. Mélodique. Mélancolique. Reviens me voir quand la saison des amours sera finie. Nous chanterons la prochaine saison, un chant pathétique.

*Accumulation, Marie Michel*



**FIN**

S'accepter.

C'est assumer son corps, ses choix, ses goûts, ses désirs. C'est un travail sur le long terme, je dirais même de toute une vie. Tout d'abord, il faut se déconnecter du monde extérieur. Il faut dépasser ces obstacles que tu peux rencontrer vis-à-vis du changement de ton corps ou de ton esprit. Il faut que tu sois indulgent.e avec toi-même. Ne pas toujours te focaliser sur tes défauts, sur les petits détails que toi seul.e peut remarquer. Accepte les compliments, accepte qu'on puisse t'aimer. Habille-toi comme tu veux. Maquille-toi comme tu veux. Entoure-toi des personnes qui te soutiennent. Danse comme tu veux. Chante comme tu veux. Arrête de poser des questions sur ce que le monde peut penser de toi. Tu ne vis pas pour les autres mais tu vis pour toi. Souris-toi. Aime-toi. Chérie-toi. Tu es rare. Tu es formidable. Toi seul.e construit ta vie. Toi seul.e prend les décisions qui feront ce que tu es demain. Alors accepte-toi. C'est le plus important, c'est toi le maître de ta propre vie.

*Comment s'accepter ?, Cloé Prestavoine*



## **Remerciements**

Nous tenons à remercier François **BON** pour son implication au sein de notre année, ainsi que nos camarades qui ont ouvert leur cœur sur papier.

Pour finir, merci à Anaïs Guilet pour l'opportunité de réaliser ce projet.

Textes créés à L'université Savoie Mont Blanc, siège social 27, rue Marcoz - BP 1104 - 73011  
Chambéry cedex. Tous droits réservés.

Il était une fois, un projet d'harmonie lunaire. Un projet qui consistait à réunir des textes provenant de jeunes artistes, sombres et talentueux. De la nuit inquiétante aux réverbères jaunâtres en passant par les éclats de souvenirs tortueux, il n'y avait pas une histoire contée sans un bruit effrayant, une mort intérieure ou les affres d'une humanité déchue. Au fil de ce chemin périlleux, les poètes convoquèrent tour à tour la nuit et l'art, l'amour et la dépression, pour combler leurs envies et leurs angoisses. Longtemps scellées sous la terre et maintenant déterrées, ces écritures semblent aussi vivantes que leurs auteurs pourtant disparus ...

Les corneilles braillent et les cœurs saignent : voici venu le temps des Méandres du Crépuscule.

### **Article de presse.**

La tendance est au noir ! Et c'est exactement ce que le recueil *Les Méandres du Crépuscule* nous annonce. L'œuvre en question se concentre sur la bile, le soir, la mélancolie, les pleurs, des souvenirs cassés, une nostalgie aiguisée, la nuit et son manteau envoûtant ... Tout ce qui fait appel aux sens de la dépression, de l'amertume et de la peur, saupoudré d'un onirisme artificiel et blessant. Mais peut-être qu'une touche d'espoir s'immiscera lors du jour levant où les âmes-perdues s'endorment. L'amas de textes choisis se focalise sur tous ces aspects, à mon sens. La calligraphie serait plutôt concentrée sur une identité froide et gothique.